

Le Bernadette

2e partie

John Willis

Number 146, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Willis, J. (2021). Le Bernadette : 2e partie. *Cap-aux-Diamants*, (146), 41–42.



Vue rapprochée du *Bernadette*. Photo : Mado Moisan. (2596).

LE *BERNADETTE* (2^E PARTIE)

Après avoir perdu leur capitaine, les deux passagers se dirigent vers Batiscan, où ils télégraphient la nouvelle de sa disparition à la famille d'Alfred Talbot. Puis, ils reprennent leur voyage vers Québec. Les recherches pour retrouver Talbot sont d'abord infructueuses. Mais le lendemain matin, le 11 juillet 1908, vers 8 h 30, Pitre Pollet, capitaine du *Champlain*, aperçoit le corps d'un homme flottant à la surface de

l'eau au large de Cap-Charles, sur la rive sud du fleuve. Accompagné de ses matelots, Pollet fait repêcher et remorquer le cadavre au quai du Gouvernement à Deschaillons, le port le plus près. Le courant aurait emporté le corps du malheureux Talbot sur une distance de 30 km. Deux hommes montent la garde près du défunt pour le restant de la journée. Le coroner du district de Québec, George William Jolicœur,



Vue rapprochée du *Bernadette* comportant une photo ajoutée du capitaine Alfred Talbot, qui laissa sa vie dans les eaux du Saint-Laurent le 10 juillet 1908. Photo : Mado Moisan. (2596).

arrive le lendemain, et son enquête conclut que le défunt est mort noyé accidentellement; « asphyxie par submersion », peut-on lire dans le rapport. Parmi les témoins sur le quai de Deschaillons, quelques-uns sont en mesure d'identifier le corps de Talbot, connu des marins et des riverains du fleuve. Un homme qu'on imagine la pipe à la bouche et la main ferme sur le gouvernail. Il n'y a pas grand-chose dans ses poches : deux mouchoirs, une serviette, une pipe à tabac, un sac à tabac, un porte-monnaie contenant 14,80 \$, et des étiquettes de l'établissement Montpetit (l'épicerie Montpetit, Trefflé et compagnie?) à Montréal. Puisque le capitaine arrivait de Montréal, rien de surprenant au fait qu'il avait encore quelques coupons d'épicerie de la métropole.

Nous ne savons pas si John Prince était présent lors de la noyade du capitaine Talbot, mais il en fut grandement affecté, assez pour vendre le bateau.

Quatre ans plus tard, le *Bernadette* passe aux mains d'Harold Blair, gérant de la compagnie Price à Rimouski. Mais voilà que survient une deuxième tragédie dans la courte histoire du bateau. Le 5 octobre 1912, le *Bernadette* participe à une course contre un autre voilier, l'*Oe-none*. Il s'agit d'un défi accepté à l'improviste. Les deux vaisseaux partent de Rimouski en direction de la baie Blanche, sur la Côte-Nord. Lors du voyage de retour en fin d'après-midi, l'équipage du *Bernadette* est surpris par un gros coup de vent venant de l'ouest, à trois ou quatre milles de la rive nord du fleuve. Le vent et le changement de marée font chavirer le voilier, qui coule dans la noirceur, emportant Blair et six autres citoyens de Rimouski : le greffier de la ville, un avocat, un comptable, un marchand et des employés de la Price. La tragédie laisse des séquelles, plusieurs des victimes étant des gens bien connus de la ville. L'équipe de baseball et la section locale de l'Ordre indépendant des forestiers déplorent la perte de partisans et de membres.

J'ignore si la nouvelle de la tragédie est parvenue aux oreilles des anciens propriétaires du *Bernadette*. John Prince et Philippe Landry étaient encore vivants en 1912. Il reste que ces épisodes de 1908 et de 1912 s'inscrivent dans une plus longue série de drames et de contretemps qui compliquent souverainement la vie des équipages des grands paquebots comme des petits voiliers naviguant sur le fleuve : certains bateaux se font trancher comme du pain par des charbonniers, d'autres s'échouent sur des récifs ou se perdent dans le brouillard. Les dangers sont innombrables, et si, comme cet amant et amateur de voile dans le roman d'Hélène Dorion *Pas même le bruit d'un fleuve*, vous voulez mettre fin à vos jours, il suffit de prendre le chenal du Nord qui passe près de la côte de Charlevoix; en naviguant à l'aveugle la nuit, vous pouvez facilement vous faire écraser par un gros navire de fret. Tout cela nous rappelle que quiconque s'aventure sur le fleuve Saint-Laurent le fait à ses dépens. Ce fleuve indomptable et insoumis, qui nous a forgés comme collectivité, a toujours été maître de son destin et, dans une certaine mesure, aussi du nôtre.

**John Willis
Historien**